

13 ans d'amour en pointillé

Rives-altes.... hautes rives...

Parfois mes parents récitaient à mi-voix cette chanson de troubadour occitane :

« aquestes muntanyes que tan altes son
m'impideixen veure mes amors on son »

*Ces montagnes qui, si hautes sont,
M'empêchent de voir où mes amours sont.*

C'est la seule allusion que j'ai entendue de leur part aux 13 ans qu'ils avaient vécu ensemble... en pointillé !

Un amour « en pointillé » : pour quelle raison ? , direz-vous.

Pour rien, ou presque rien. Pour tomber amoureux au mauvais moment de la personne dont la nationalité ou l'appartenance politique n'est pas bienvenue.

C'est l'histoire d'Anton et de Jeanne.

Anton a 23 ans ; il est espagnol, étudiant en architecture à Barcelone.

Jeanne a 25 ans ; elle est française, pianiste à Paris.

Tous deux randonneurs, ils se rencontrent en Andorre, au lac d'Engolasters. Anton m'a dit qu'il avait changé de banc pour pouvoir pique-niquer à côté de cette fille aux yeux verts si déterminés.

Nous sommes début juillet 1936 ; ils tombent amoureux.

Le 18 juillet 1936, la guerre d'Espagne éclate dans un ciel qu'ils prévoyaient sans nuage.

De 1936 à 1939, Anton est en Espagne, dans la tourmente ; aucun acte héroïque mais une résistance républicaine qui le conduit en exil évidemment. En France. Et évidemment en camp.

Nous sommes en 1940 et la guerre éclate cette fois en France.

Jeanne descend en juin 1940 en « zone libre » avec la Radiodiffusion pour laquelle elle travaille.

S'installe d'abord à Toulouse puis à Marseille.

Jeanne et Anton se retrouvent, se marient en décembre 1940 à Toulouse.

Vivent séparément, se retrouvant en pointillé du fait de la clandestinité d'Anton en France.

Janvier 1942 : Anton décide de repartir pour l'Espagne. Il écrit à Jeanne un mot qui sonne comme une lettre d'adieu : « je suis un peu triste mais pas découragé ; c'est fini la guerre des nerfs. Comme on dit chez nous : on est dans le bal et il faut danser ».

Années 1942, 1943, 1944 : Anton et Jeanne se retrouvent clandestinement sur les chemins pyrénéens.

Années 1945, 1946, 1947 : Jeanne peut voyager en Espagne mais Anton n'obtient du gouvernement espagnol que des sauf-conduits pour aller jusqu'aux villes frontalières de Camprodon et de Puigcerda, sauf-conduits qui interdisent bien entendu rigoureusement de franchir la frontière espagnole.

1949 enfin : après deux essais infructueux, Anton obtient un visa pour la France après qu'une entreprise parisienne ait rédigé un courrier aux autorités espagnoles et françaises demandant à le faire venir à Paris pour des motifs professionnels. Anton rejoint Jeanne à Paris et ne reviendra plus...

La suite est celle habituelle des migrants se débattant dans les tracasseries administratives pour obtenir leur titre de séjour français. Mais elle est plus douce que les 13 ans -1936 à 1949- vécus dans la clandestinité, faits d'angoisse de rencontrer une patrouille -allemande, française, espagnole - sur le sentier pyrénéen.

Ce qui m'a fasciné dans cette histoire de mes parents c'est que, si tous deux avaient une haute opinion de la liberté d'expression et de culte, ni l'un ni l'autre n'étaient des résistants mettant en danger les forces au pouvoir.

Et pourtant, du seul fait de leurs choix assumés et de leur passeport, ils ont vécu pendant leurs années de jeunes adultes une vie personnelle sous tension, où les murs réels ou administratifs les empêchaient de voir « mes amors on son ».

Cette histoire, je n'en ai rien su jusqu'à ce que je la reconstitue par les lettres, les sauf-conduits et les divers papiers administratifs retrouvés après la mort d'Anton puis de Jeanne.

Mais l'angoisse des « passages », celle que décrit si bien Dani Karavan dans le monument de Port-Bou qu'il a dédié à Walter Benjamin, mort en exil au passage de la frontière espagnole, m'est restée, moi qui n'en ai pourtant rien vécu. Et je ne peux apercevoir le squelette métallique de la gare de Cerbère sans trembler.

Qu'ajouter à cette lettre si mélancolique ? Eh bien, qu'il faut se battre pour empêcher que l'arbitraire, « le fascisme ordinaire » travesti dans ses habits administratifs ne tue la vie, la vraie.

Voilà. C'est à vous de jouer.

Clara.

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com